

2 septembre 2013

## L'Armoire

C'est horrible, j'ai tué quelqu'un, il faut appeler la police, les pompiers, il faut...tout de suite... C'est un cauchemar ! Voilà comment mon histoire a commencé.

En garait ma voiture, dans l'obscurité du parking, j'avais renversé puis écrasé un corps humain, celui d'une femme, je crois. Heureusement mon mari, Arthur a immédiatement pris les choses en main. Je l'avais appelé depuis mon portable en larmes devant la voiture, en larmes face à l'horrible spectacle dont j'étais la cause. Quatre à quatre il a dévalé les marches, m'a pris dans ses bras. Ses paroles m'ont immédiatement réconfortée. Il allait tout prendre en main, il fallait juste que je fasse ce qu'il me disait... Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Depuis toujours je dépends de lui pour tout, c'est lui qui paye tout, qui décide de tout, qui s'occupe de tout... Je ne sais même plus très bien à quoi je sers.

Effondrée je me suis affalée sur le sol de l'entrée de notre appartement, je me mis dans la même position que la femme que j'avais renversée, pour autant, je ne lui redonnerai pas vie.

Lorsqu'Arthur remonta, après un temps que j'étais incapable de mesurer, il me tendit gentiment la main, la loque que j'étais, arriva, malgré tout à esquisser un sourire à son endroit. Il me rassura, me dit qu'il avait tout arrangé qu'on ne retrouverait plus aucune trace de mon crime. Etais-je soulagée ? Non, en vérité je voulais appeler la police, les pompiers. Je l'implorais : « Appelle la police, les pompiers »... Au lieu de cela, il me tendit des médicaments, des calmants qu'il avait sorti de je ne sais où. Il m'en donna cinq, j'en pris trois et me sentis partir vers un monde où tout est enveloppé dans la ouate.

Lorsque je sortis de ma léthargie, le lendemain matin, les choses commencèrent lentement à me revenir en mémoire et les angoisses avec. J'avais peur, je tremblais, dans un souffle, sans voix j'implorais mon mari de me conduire au poste de police. Il haussa les épaules, il avait tout arrangé. A quoi je répondis : « Mais on ne peut pas arranger la mort. Il s'agissait d'un accident, il faisait noir, la femme s'était littéralement jetée sous mes roues, les policiers comprendraient... » D'un ton sentencieux Arthur me rappela que je j'avais tué, j'avais écrasé une très jolie jeune femme, qu'à cause moi cette vie s'était brisée, que je l'avais massacré, pour rien, par inattention. Ca risquait de me coûter très cher, ainsi qu'à lui pour complicité. Le corps et le visage, ou plutôt ce qu'il en restait, étaient insoutenables à voir mais, par bonheur, il avait tout arrangé !

Je pleurais, demandais à voir le journal, à écouter la radio. Je voulais savoir ce qui se disait et s'écrivait. Arthur me regarda de haut et s'énerma : « Combien de fois dois-je te dire que j'ai tout arrangé. Si le corps avait été retrouvé on aurait immédiatement su que c'était toi, on aurait identifié ta voiture et ta vie se serait passée derrière des barreaux. Alors remercie-moi ! Bon, reprends des cachets ».

Le remercier d'avoir dissimulé un accident et de l'avoir transformé en crime, il valait mieux que je reprenne les cachets qu'il m'avait apporté. Cinq, je pris les cinq.

Une fois les cachets qui font vivre et pleurer dans la ouate avalés, il revint vers moi et regretta de m'avoir parlé durement. Son amour, il le manifestait par la solidarité dont il avait

## Morelia

---

fait preuve pour m'éviter la prison. Il avait réfléchi, par chance nous venions d'emménager dans cette résidence à l'écart de la ville. Personne n'avait eu le temps de nous connaître. Alors, me dit-il, si personne ne te voit personne n'imaginera le carnage que tu as fait sur le corps de cette pauvre femme.

Il voulait que je me cache dans notre propre appartement ! Une prison à domicile en quelque sorte. Il décida donc de me faire une vie paisible dans notre trois pièces, mais cela ne suffisait pas on aurait pu me voir par la fenêtre et les stores ne pouvaient rester éternellement fermés, avait-il précisé. Il se décida donc pour une belle armoire-penderie qu'il aménagea. Pour plus de mille francs j'aurai tout le luxe, rayonnages, penderie et en plus il se félicita d'avoir choisi un beau modèle en pin massif !

Devant le meuble qu'il montait en sifflotant je m'effondrai une fois de plus : « Pourquoi veux-tu me ranger là-dedans je ne suis pas un chiffon. Ou plutôt si, c'est ce que j'étais devenue... un chiffon sale ».

Une fois encore Arthur, prit le chiffon sale dans ses bras et lui susurra dans l'oreille que cela ne serait que transitoire, ce ne serait que pour la journée ou quelques jours, tout au plus. La nuit, je pourrais me glisser dans son lit et me blottir contre mon sauveur. Qu'il n'avait rien contre les assassins puisqu'il prenait tellement bien soin de moi !

Le lendemain matin il m'enferma dans son meuble en pin massif, il m'avait acheté de quoi boire et manger et n'oublia pas la boîte de cachets qui font s'évader.

Le soir, comme je n'avais pas bougé de l'armoire, il l'avait vérifié en téléphonant sans cesse, j'eus droit à sept cachets et à une promesse : un voyage, un beau voyage. Nous le ferions dans trois semaines quand il aurait ses vacances.

Il me demanda où je voulais aller. N'importe où loin de l'armoire, tout m'aurait convenu. Il eut alors une idée, il allait me chercher des catalogues de voyages et je choisirai le pays et organiserai le voyage. Ainsi dans mon réduit le temps me semblerait moins long.

Au petit matin, je quittais notre lit et me rendit dans ma camisole de bois, j'avais déjà une camisole chimique...Un peu plus, un peu moins ma vie n'ayant aucun sens cela n'avait plus d'importance.

Il revint de chez Ariane, son amie qui tenait une agence de voyages, avec des catalogues plein les bras. Je pourrai feuilleter le monde entier depuis mon armoire. Il me donna un baiser et, avec un grand sourire, il ajouta : « A partir de demain tu les épluches tous et tu nous trouves la destination idéale pour deux amoureux que rien ne peut séparer, unis jusqu'au crime... »

Les jours passaient, paraît-il, je poursuivais ma vie dans l'armoire entourée de mes catalogues et de mes cachets. Pourtant malgré la torpeur dans laquelle je baignais je lui annonçais avoir trouvé notre destination : le Mexique. Un beau voyage au soleil, des baignades dans une mer de rêve et des excursions archéologiques magnifiques. J'avais hâte de sortir de ce cauchemar, une petite voix me chantait Viva Mexico !

Emportée par notre voyage, je ne compris pas très bien lorsqu'il me prévint que le lendemain il ne serait pas de retour avant 23 heures, un pot à son bureau. A partir de ce jour, il commença à rentrer de plus en plus tard, me laissant sans nourriture mais toujours avec ses cachets et de quoi les avaler. Ils m'aidaient à passer le temps aussi je pris l'habitude d'en consommer chaque jour davantage.

## Morelia

---

Un matin, après m'avoir enfermée, d'un ton que je crus identifier comme joyeux, il m'avertit qu'il devait s'absenter trois jours, un séminaire à la montagne pour son bureau. Je m'écroulais encore un peu plus, je ne croyais pas possible de descendre encore, j'en étais arrivée bien au-dessous du niveau de la mer, j'étais sous terre en négatif dans mon placard à quatre portes.

Lorsqu'il me libéra trois jours plus tard, il chantait : « Ma chérie, devine ce que j'ai pour toi ? » Je ne sus quoi répondre : « De nouvelles serrures, un rayonnage, un tiroir, de la cire, de la lavande, non j'ai trouvé, de l'antimite... » Cela ne le fit pas rire, il reprit : « C'est plat, pas très grand mais ça ouvre des horizons incroyables. Tequila y sombrero ! »

Les billets, dire que j'avais oublié... Il renchérit : « Nous allons pouvoir partir et après les trois semaines passées au Mexique, nous recommencerons notre vie ailleurs. J'ai obtenu ma mutation pour Marseille ! »

J'étais si heureuse, finies les planches de bois, j'allais enfin sortir. Je m'en voulais d'avoir douté de lui et de lui avoir si mal parlé, de l'antimite pour les billets !

Je passais encore quelques jours dans mon cagibi qu'il approvisionnait toujours en cachets, je ne sais plus combien j'en prenais par jour, il devait avoir dévalisé toutes les pharmacies du canton !

« Chérie, je te rappelle que nous décollons samedi midi. Pour que tu sois en forme et que tout tes vilains souvenirs disparaissent je t'ai apporté ces jolies pilules roses. Elles vont t'aider à faire le vide, attention, il ne faut pas en abuser tu commenceras à les prendre dès demain. »

Ca y est j'avais commencé les nouveaux médicaments, c'était drôle je n'étais plus dans la ouate j'avais l'impression d'être dans un bloc de béton, tout me pesait, tout m'était devenu lourd et difficile. J'avais du mal à me tenir assise et même à ouvrir les yeux tant mes paupières étaient devenues écrasantes. J'entendis vaguement Arthur me dire qu'il avait préparé nos affaires, que nos valises étaient prêtes, que nous partions le lendemain. Une journée je ne savais plus ce que cela représentait, mon cerveau semblait lui aussi être en béton, je ne réagissais plus à rien. J'étais au fond du trou, sous le niveau de la mer, je ne pensais pas pouvoir descendre plus bas et une fois encore je dégringolais. Je ne ressentais plus aucune sensation, j'étais devenue un bloc inerte, une masse informe dans une armoire en pin massif. Mes larmes ne pouvaient plus couler, un corps de pierre ne pleure que de la pierre.

« C'est vous qui m'avez trouvé lorsque vous faisiez visiter notre appartement. »

C'est vrai reprit l'agent immobilier : « Lorsque je faisais visiter la chambre à coucher à un jeune couple nous avons entendu un drôle de bruit, comme un râle suivi de gargouillis atroces. La dame m'a regardé méchamment pensant que j'avais éructé suite à sa proposition financière. Je ne me serais pas autorisé une telle conduite ! Alors elle s'est tournée vers son mari » : « C'est toi qui fais ces bruits de lavabo qui se vide ? » Il fut à son tour choqué. C'est là que j'ai prononcé la phrase qui nous a permis de vous délivrer : « Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui ? »

Nous avons compris que le bruit venait de l'armoire, d'un coup d'épaule j'ai défoncé la porte et je vous ai trouvée, en chemise de nuit, à moitié morte !

## Morelia

---

Les gens étaient furieux, ils pensaient que je voulais leur vendre un appartement avec un cadavre, ils sont partis en courant et en hurlant dans les escaliers.

Je vous ai sortie de votre boîte et vous ai conduit à l'hôpital, c'est là où vous vous trouvez. On s'occupe bien de vous...

Je n'étais donc pas au Mexique. Soudain je me mis à pleurer, je reprenais forme humaine, la pierre qui m'écrasait avait disparue. Je ne pensais qu'au Mexique, il n'y avait plus que cela, j'avais du rater l'avion ou me perdre à l'aéroport, pourtant Cointrin ce n'est pas si gigantesque.

Dès que je fus remise je quittais l'hôpital et me rendis directement à l'Agence de voyage d'Ariane.

Maintenant je suis devant le guichet, Bonjour, je souhaiterais parler à Ariane.

- « C'est moi, Que puis-je pour vous ? »

- « C'est à propos d'un voyage au Mexique, je suis Madame Lafitte... »

Une voix sortie derrière la tablette et s'esclaffa : « Madame Lafitte, tu te rappelles la dernière Madame Lafitte qu'on a eue, la semaine dernière, qu'est-ce qu'elle nous a fait rire... Elle avait dit qu'elle serait bien mieux assise en classe business pour le Mexique que sous les roues d'une vieille bagnole ! »